ALBERT DREUX

Le
Mauvais Passant

Dans l'azur de mon rêve où planent des désastres,
Malgré l'intime effroi des noires visions,
Je garde encor l'essor de mes illusions;
Mon âme est un oiseau qui monte vers les astres.



MONTRÉAL
ROGER MAILLET
ÉDITEUR

MDCCCCXX

Le Mauvais Passant

ALBERT DREUX

Le Mauvais Passant

Dans l'azur de mon rêve où planent des désastres,
Malgré l'intime effroi des noires visions,
Je garde encor l'essor de mes illusions:
Mon âme est un oiseau qui monte vers les astres.



MONTRÉAL
ROGER MAILLET
EDITEUR

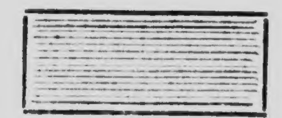
MDCCCCX

DU MEME AUTEUR

Poèmes

IL A ÉTÉ TIRÉ

Vingt-cinq exemplaires de luxe numérotés de 1 à 25.



JUSTIFICATION DU TIRAGE



Dessin de Isaïe Nantais

LIMINAIRE

Liminaire

Qui que tu sois, passant du ténébreux chemin
Où la vie a semé ses urnes cinéraires,
O promeneur hanté de sublimes chimères,
Si tu veux te survivre à toi-même, demain,

Cueille pieusement les sanglots surhumains
Que rythme, dans ton sein, ce coeur qui s'exaspère.
L'Idéal n'est vivant qu'aux cimes des calvaires:
Adore ta douleur et donne-lui ta main.

Et surtout garde-toi de suivre cette tourbe,
Troupeau stupide et lourd, qui piétine et s'embourbe
Sur la route vulgaire et s'y vautre en riant.

Marche seul et sois fier; plein de morgue, relève
Ta tête altière et fuis les contacts infâmants,
Ne choisis pour sentier que celui de ton rêve.

Je sens planer en moi la chanson deurante
Des rêves qui s'en vont, dépouillés, sans espoir...
Mon cœur est une grève où la tristesse chante.

Le Mauvais Passant

à Albert Laberge

Soyeuse, claire, fine,
Cristalline,
Par les soirs de poudrerie,
Dessinant des broderies
Dans la clarté des réverbères,
La neige tombe fine et claire;

Et dans ses souples tournoiements
De prismes blancs,
La lumière se joue et se noie,
Jetant comme un rideau de soie
Mêlé d'aube et de crépuscule
Dans la nuit morne qui recule
Devant les yeux des promeneurs.

Des promeneurs!
Il en est qui s'en vont joyeux
Vers le bonheur
De leurs demeures
Où les attend
Le rire d'or des beaux enfants.

Il en est qui, loqueteux,
S'en vont hagards et souffreteux,
Il en est, pâles et haletants,

Que la mort attend
Et dont les pas s'attardent;
Il en est d'autres...

Et la neige en chantant,
Dans le halo des réverbères
Leur fait un nimbe clair,
Tourbillonnant et rayonnant:
Car, pour chacun, également,
La neige est douce et maternelle.
Mais voici le dernier passant...

O celui-là!

Halluciné,
Il marche, comme en rêve, les yeux
Fixés sur un songe obstiné.
Impérieux;

Et titubant,
Il ne voit pas les philistins
Se détourner de son chemin.
Il est ivre. Il chante!

Alors la neige devient méchante,
Et dans le halo clair
Et clignotant des réverbères,
Elle crie au vent de souffler plus fort
Et se tord,
Et furieuse à son passage,
Le fouette et le cingle au visage.

Et lui, sublime, émerveillé,
Ne voit que la nuit constellée,
Et se grandit jusqu'à son rêve.

Mais la neige méchante
Se dit:
"Quel est donc ce fantasque?"
Et l'assaille de ses bourrasques,
Pendant qu'il chante.

Mais lui:
"Les hommes me laissent seul,
Moi qui leur apporte
L'idéal dans mes yeux et dans mes mains l'espoir
Qui rend plus beaux les jours et plus tendres les soirs.
Ils me ferment leurs portes.

Mais je suis heureux quand même,
Car la nature m'aime,
Et m'accueille, et me fête..."

Et pourtant la tempête,
Pendant qu'il chante,
Le secoue et l'abat.

O celui-là !

La neige triomphante
S'acharne sur son corps.
Et dans le halo clair
Et clignotant des réverbères,
Pour ce prêtre de la Chimère,
Crie au vent de souffler plus fort.

Ce n'est plus qu'une forme atténuée ;
La neige, vivante nuée,
Le couvre de sa broderie,
Puis, dans la claire poudrerie,

Elle s'envole cristalline,
La neige, soyeuse, fine...

Lorsque mon coeur est las...

à Lionel Léveillé

Lorsque mon cœur est las des tâches journalières,
Quand le dégoût vainqueur de mon tenace effort
Enserre mon cerveau, comme un vautour, et mord
Avec fureur dans mes chimères,

Lorsque soudain je vois l'éclatant univers
Se dénuder ainsi qu'une immense lagune,
Quand fébrile je sens mes haines, mes rancunes
Ronger mon front, comme des vers,

Lorsque dans ma poitrine et toutes mes vertèbres
S'insinue et s'étend la noire oppression
Qu'engendrent l'ambiance et les conventions
De ces bourgeois plats et funèbres,

Il me faut un départ soudain qui les élude,
Il me faut plus d'air pur et plus de vision,
Il me faut agrandir un peu mon horizon,
J'ai un désir fougueux de noble solitude.

Comme un halluciné je recherche les flots;
Assoiffé d'inconnu, j'interroge le fleuve;
J'écoute avidement sa chanson toujours neuve
Et me remplis les yeux du vert changeant de l'eau.

Et longuement je rêve aux belles aventures
Qui m'attendent là-bas, dans des pays troublants,
Lumineux et lointains délicieusement,
Où j'allai tant de fois au fil de mes lectures.

Car, plus loin que le bleu indécis des rivages,
Quand mon regard s'arrête au point artificiel
Où l'espace se mêle avec l'onde et le ciel
—Cette porte qui s'ouvre sur les beaux voyages—

Ce qu'il voit, c'est la mer, l'immense vagabonde,
Où jusqu'à l'infini notre âme se déploie,
Où de l'azur il pleut des orages de joie,
Et qui clame les cris et les sanglots du monde.

Oh! voguer sur la mer vers une île nouvelle,
En un corsaire ailé, toutes voiles au vent;
Voguer vers l'Orient, sous les arcs fulgurants
D'un beau soir constellé de la mer de dentelle!

Aux Rêveurs

à Isaïe Nantais

Ceux qui pris par le rêve ont veillé sous les lampes,
Tous ceux-là dont le cœur joyeux a frissonné
Lorsque la noble muse est venue à leur tempe
Imposer la couronne des prédestinés,

Tous ceux qui, se haussant sur les choses humaines,
Ont tendu leurs deux mains vers la sainte Beauté
Et dédaignant le bruit menteur des foules vaines,
Se sont fait dans leur âme une immortalité,

Ceux-là devront souffrir dans l'exil où nous sommes,
Car l'ange qui les prit sur son aile de feu
Et les emporta loin de la terre et des hommes
Vers les cimes où luit et chante un but fougueux,

A semé sous leur front une telle lumière,
Leur laissa pressentir tellement d'inconnu,
Que leurs yeux pour ne plus regarder vos chaumières,
Peuples, se sont fermés lorsqu'ils sont revenus.

Et c'est pourquoi, Rêveurs, parmi les foules vastes
Vous ne serez toujours que des déshérités,
Car la plèbe qui reste en bas quand vous montez
Ne sait pas que vous lui rapporterez des astres.

Le Lac Sacré

à Armand Renaud

Vois ce cirque hautain de cimes de cristal,
Si claires dans le ciel et vraiment souveraines
Qu'elles semblent quitter l'ombre de leurs moraines
Pour planer vers le haut soleil oriental !

C'est la source sacrée où le lac du Népal
Va chercher l'onde claire, extatique, sereine,
En qui s'est reposé du grand oeuvre total
Civa, le créateur de la famille humaine.

Prends de cette eau lustrée en ta soucoupe d'or,
Mets sur ton front pieux ce voile de Nagor;
Tel le prescrit la loi de nos rites antiques,

Et gravis d'un pas lent le Mandatta Gourla,
Mont trois fois saint parmi tant de monts symboliques,
Si tu veux t'endormir au sein du Nirvana.

L'heure est belle, et je suis ivre de nonchaloir;
L'âme des choses monte au rythme de l'andante
Où clame, par moment l'essaim des spectres noirs.

Ah! comme la lumière...

à Jules-Edouard Prévost

Ah! comme la lumière était chaude à mon cœur
Lorsque, sonnant l'orgueil de mon adolescence,
Fanfare triomphale, extasiés, vainqueurs,
Mes rêves et mon sang rendaient ma vie immense.

L'univers était grand, mais moins que mon désir,
Et le soleil brûlant, mais pas plus que mon âme,
Vous étiez mes amis Aymerillot, roi Lear,
Vous aussi Desdémone, ange plutôt que femme.

Je vous parlais au long du chemin familier
Où j'allais m'égarer aux heures romantiques;
Héroïnes, héros, paladins, chevaliers,
Les arbres répétaient vos grands gestes épiques.

Je vivais avec vous, vous me faisiez les bois
Mystérieux et pleins de sublimes chimères.
Mon être tressaillait au seul bruit de vos voix
Dont le rythme était beau comme un beau vers d'Homère.

Ah! mes beaux souvenirs, qu'ils sont délicieux.
J'aimais un coin choisi, discret, d'une colline
Tout près d'une cascade au bruit glauque et joyeux
Et dont l'eau dans le vent s'élève en mousseline.

J'apportais un poème et, vibrant ou rêveur,
Je colorais encore ta beauté, ô nature,
Par ce que j'y mettais de juvénile ardeur
A te parer de l'or de mes belles lectures.

Cependant, je t'aimais aussi naïvement
Pour tes arbres, tes fleurs, tes velours, tes dentelles,
Tes rires, tes sanglots et tes enchantements,
Ô nature changeante, immobile, immortelle.

e de fois j'admirai la dégradation,
la mort du soleil, de la sainte lumière!
uand, strié d'orangé, de vert, de vermillon,
occident s'étalait, immense radiaire.

e souvent j'entendis la cascade au son clair,
mide, régulier et jamais monotone.
rythmer, obsédante et plaintive, mes vers...
'était le printemps, maintenant c'est l'automne!

déserté la joie, ô mes amis d'antan,
jour néfaste et dur me jeta dans la ville
tout, jusqu'à l'amour, est pressé, haletant,
même un cœur d'enfant est une chose vile.

Mais je retournerai, je reviendrai vers toi,
Nature qui me fus maternelle et si tendre;
Je saurai retrouver mes rêves à ta voix;
Je veux me retremper en toi, tu peux m'attendre.

Dans le palais sacré des chênes et des ormes,
Des pruches et des pins, des cèdres, des tilleuls,
Le merveilleux secret des couleurs et des formes
Se renouvelle, vit, demeure. Et c'est là seul,

Dans ce vivant palais aux colonnes fécondes
Dont le dôme est un chant et dont les hôtes sont
—Rossignols, roitelets, mésanges et pinsons—
Ceux qui font plus joyeux le sourire du monde,

Que je veux promener le dégoût et l'ennui
Qu'a jeté dans mon cœur la ville, ce cratère...
O forêt où le jour semble une belle nuit
Pour ce que vous semez d'étoiles sur la terre.

Paix du Soir

à Conrad Bastien

Dans l'air pourpre du soir s'accusent les contours,
La plaine moissonnée étale son velours,
Et la maison, paisible et blanche, aux volets verts,
Se reflète dans l'eau calme du ruisseau clair.

Une grande douceur s'épand sur tout, exquise,
Et seule la chanson des feuilles dans la brise
Module un lent dolce sous les sombres futaies;
De chauds parfums sucrés embaument dans les haies.

Tout s'est tu dans les champs ; les hommes ont cessé
Le beau travail fécond de la terre harassés,
Sous les arbres cléments, ils se sont étendus
Et reposent, heureux, leurs muscles détendus.

Des papillons dorés voltigent par cohortes,
Un enfant arrêté sur le seuil de la porte
Semble songer, les yeux agrandis, pleins de rêve.
Soudain dans l'air pensif un long frisson s'élève.

Et c'est vraisemblablement, un mystérieux flot
Qui bat à vague lente un invisible îlot—
La crainte qui étreint les cœurs dans chaque bruit...
C'est l'heure où le bon chien fait sa ronde de nuit.

Dans les Bois

à Emile Lavoie

Ce soir d'hiver a point de blanches fleurs de gel
Les rameaux dépouillés des arbres ; et le pâle
Reflet bleu de la lune, en ce beau ciel d'opale,
Répand sur la forêt un air artificiel,

Un air mystérieux, éblouissant et presque
Irréel, tant il est poétiquement doux
Dans le scintillement qui nous vient de partout,
Des pins et des tilleuls aux brunes arabesques.

Et nous allons chantant des airs remémorés,
Joyeux du pas rythmé de nos souples raquettes,
Regardant s'allonger nos deux ombres très nettes
Sur la neige craquante au son mat et feutré.

Ah! le divin plaisir de flotter sur la neige,
Et de tracer soi-même, au gré de son désir,
Un beau chemin de rêve, et d'entendre gémir
La bise musicale aux douloureux arpèges;

Ou bien de s'arrêter sur le bord d'un ravin
Qui dans le bois pensif semble un front qui se penche,
Et soudain de glisser comme des avalanches!
Plaisir de respirer les senteurs du sapin!

Cet air tout imprégné de parfums balsamiques
Qui exalte et qui grise ainsi qu'une liqueur,
Que de fois il a fait palpiter notre cœur
Et courir notre sang, comme un philtre magique!

Qu'il fait bon s'en aller, le corps souple et dispos,
Dans un divin décor de cristal et de givre,
Sentir s'irradier l'ardent bonheur de vivre,
Et vibrer longuement en un long crescendo...

On Jouait au Hockey

à Charles Chamberland

Sous l'éclat violet, aveuglant et brutal,
Des lampes électriques,
L'arène est—nappe bleue aux lueurs de métal—
Un étang phosphorique.

On croirait qu'elle s'est, dans ses moindres cristaux,
Pour ce tournoi moderne,
Plue à se parsemer d'éclairs diamantaux
Où tout le prisme alterne.

Soudain la foule qui, joyeuse, bruyamment,
Sur les gradins s'entasse,
A cessé sa clameur, car voilà maintenant
Les jouteurs sur la glace.

Gracieux et légers sur leurs lames d'acier
Qui sculptent des volutes,
Ils tournent. On dirait les danseurs d'un lancier
Dansant au son des flûtes.

Mais voici que l'arbitre est là. L'attention
Voltige comme une aile,
Deux joueurs ont saisi, du bout de leurs bâtons
Recourbés, la rondelle.

Attentifs, les deux camps se regardent. Les yeux
—La foule est haletante—
Se fixent. Et les nerfs raidis, impérieux,
Frémissent dans l'attente.

Puis soudain, c'est la course errante vers un but
Qui n'est jamais le même,
Qui bondit, vire, vole et toujours imprévu,
Est un vivant dilemme.

Regardez. N'est-ce pas que ce mâle tournoi
Est vraiment la bataille?
De leurs armes, ces preux de pur et bon aloi
Frappent d'estoc, de taille.

Ils se croisent, s'emmêlent; cependant chacun,
Comme un brillant stratège,
Ne bouge qu'au moment fatidique, opportun,
Qui aide ou qui protège.

Et c'est, dans un fouillis d'attaques et d'arrêts
Et de passes savantes,
Un tourbillonnement difforme où, sans apprêts,
Un beau corps se présente.

Ce Matin

à Victor Barbeau

Ce matin l'air est frais, le ciel est rose et bleu.
Les arbres recueillis s'abreuvent de lumière ;
Silence ! Le soleil splendide, fastueux,
Vient insuffler la vie à mes roses trémières,

Les arbres recueillis s'abreuvent de lumière.
Un vol d'oiseau tel un triangle a traversé
Le petit horizon de ma fenêtre, et c'est,
Géométrique et vif, le trajet d'une pierre.

Silence! Le soleil splendide, fastueux,
Qui monte l'escalier de la lente journée
Et regarde les monts comme des graminées,
Et dont l'oeil est puissant et bon, car c'est un dieu,

Vient insuffler la vie à mes roses trémières,
Mes belles fleurs, petits soleils de mon jardin.
Et je veux à ce dieu dire une humble prière
Dans la calme fraîcheur de ce rose matin.

Soir d'Artiste

à Marcel Dugas

J'ai rêvé d'un palais merveilleux
Dans la Tripolitaine,
Sur le bord de la mer aux flots bleus
Où chantent les sirènes :

Les portes étaient de marbre blanc,
Les colonnes de jade,
Et dans le clair jardin somnolent
Roulaient des sérénades,

Puisqu'auprès des étangs, des jets d'eau
Et des vasques nacrées,
Voletaient et chantaient les oiseaux
Aimés de Cythérée.

J'allais, timide, sous le regard
Des déesses de marbre,
Et je vivais dans l'extase, car,
Joyeux entre les arbres.

J'avais vu des nymphes et des dieux
— Vision puérile —
Prendre leurs ébats voluptueux
Comme au temps de Virgile.

Antique décor, rêve païen,
Poème de Tibulle,
Quand je vous ai vus je me souviens
Qu'il faisait crépuscule.

Le soleil était tombé là-bas,
Tout au fond de l'eau verte;
L'occident semblait un dahlia
A la corolle ouverte.

Et les paons somnolaient sur les murs,
De même que les cygnes
Dans l'eau calme des vasques. L'azur
Berçait, comme une vigne,

Ses grappes d'astres à l'orient,
Pendant que sur la grève
La vague, doucement, lentement,
Chantait tel que mon rêve.

Or je suivais des yeux sur la mer
Les voiles des tartanes,
Ou j'écoutais, errante dans l'air,
La plainte des platanes.

Et je songeais : Soir si clair, si beau,
Si rempli de caresses,
Je te chanterai sur mes pipeaux,
O cher soir qui m'oppresse ;

Puisque tu fais mon cœur plus vibrant
Et mon âme plus tendre,
Que par toi mon amour est plus grand,
O soir qui viens me prendre.

Soir en Forêt

à Roger Maillet

Au pourpre crépuscule, en jets torrentiels,
La lumière tombait, cascade éblouissante,
Cependant que le soir tenace dans les sentes
Se mêlait au parfum des bois essentiels.

Pieusement, j'entrai dans la forêt puissante
Où flotte du passé le rêve impersonnel,
Dont le regard serein, impassible, éternel,
A vu croître et déchoir des races incessantes.

Le jour mourant jetait un arc-en-ciel d'émail
Sur le bord frissonnant du ténébreux portail
Où vécurent, jadis, des peuples pleins de gloire;

Et mon cœur a frémi de tristesse et de deuil,
Devant cette nature ardente dont l'histoire
Se perd dans la chanson du vent et des bouvreuils.

Soir d'Hiver

à Ubald Paquin

Les astres, cette nuit, lancent leurs flèches d'or
Sur le velours du ciel comme des feux de bagues;
Et j'écoute gémir, lamentations vagues,
Le vent plaintif qui pleure et tournoie au dehors

Par la pâle campagne où la neige blafarde
Sous la clarté lunaire, ainsi que des cheveux,
A des chatoiements blonds mêlés de rayons bleus,
Sa mélopée exquise et lointaine s'attarde.

Le squelette des bois estompe l'horizon
Où se perd par degrés la candeur nivéale,
Pendant que sur un pan du ciel, comme un blason,
Monte dans l'infini l'aurore boréale.

Sous l'ombre des cyprès et des saules, ce soir,
Perdu dans la tristesse extatique des croix,
Avec, comme un poignard, mon rêve sans espoir,
Je regardais, hagard et l'âme en désarroi...

La Pensée

à Alphonse Beauregard

L'auréole des soirs a ceint mon âme vierge,
Et les rayonnements ont pénétré mes yeux
Devant qui les soleils tremblent comme des cierges,
Les pâles soleils blonds épars au fond des cieux.

A mon front, la splendeur des rêves et des gloires
S'est enroulée avec le souple enlacement
De la rivine lisse, et d'un seul mouvement
Je fais chanter les deuils et pleurer les victoires.

Or malgré ma puissance et mon éternité,
Et bien que je sois l'âme immanente des choses,
Malgré mes royautés et mes apothéoses,
Je ne sais rien, je ne sais rien hormis douter.

Je puis nier parfois et prendre une attitude;
Sans dire jamais oui, quelquefois j'ai dit non,
Mais le fond c'est le noir et c'est l'incertitude,
Et cependant je vis, tout s'émeut à mon nom.

Et mon souffle a chassé les rois comme des feuilles,
Mon souffle qui berça les oiseaux dans leurs nids,
Je suis matière et suis esprit, sans que je veuille;
Je viens de l'insondable et vais dans l'infini.

Le Désespoir

à Antoine Maltais

Un soir l'Humanité se leva dans sa geôle,
Et devers l'étendue ouverte à l'infini
Cria son désespoir comme à Gethsémani ;
Le vent tordait ses blancs cheveux sur ses épaules.

Il montait des sanglots des bois et des torrents,
Tout semblait avoir peur comme aux temps angéliques
Où dans la nuit, selon les légendes bibliques,
Passaient dans les lointains des ombres de géants.

Les plaintes qu'exhalaient les bois, la mer pe[illegible].
S'apaisèrent soudain devant cette clameur.
Comprenant que ce souffle inouï de douleur
Portait le désespoir sur son aile plaintive.

Voici ce que disait cette voix, âprement,
A tout ce qui existe et grandit sur la terre,
A tout ce que l'azur nous cèle de mystère,
A tout ce qui se tait inexorablement :

"J'ai grandi dans la gloire et dans les épouvantes
J'ai prodigué la vie au parcours du chemin
J'ai fait de mes espoirs une chose vivante
J'ai semé dans le ciel des dieux à pleines mains

Sublime, j'ai marché de désastre en désastre
Du Sinaï de flamme au Golgotha sanglant,
J'ai soulevé le monde et dénombré les astres.
Ils m'ont cédé le pas au fond des firmaments.

[illegible] xpliquer d'un [illegible] s [illegible] et les êtres,
[illegible] l'Idé[illegible] ans [illegible] sourds et froids;
Pou[illegible] puisse [illegible] ai des prêtres,
Pour qu'il [illegible] uisse t[illegible] er [illegible] des [illegible] is.

[illegible] con [illegible] on sang et ma force,
J[illegible] em [illegible] s plus sûr vers le soleil
Et [illegible] le mot final. Mon torse
[illegible] sa, plei[illegible] de fierté, dans un réveil;

Et mon org[illegible] ainq[illegible] alors mes esclavages.
Tout [illegible] da [illegible] moi. [illegible] es règnes ont frémi,
[illegible] ar j[illegible] uis le symbole éternel et sauvage
[illegible] qui les puissants se sont couchés, soumis.

[illegible] que t[illegible] ut tu à ma voix péremptoire,
Je décrétai, [illegible] royant à l'effort de mon front:
"Dieu n'est pas nécessaire et le chiffre a dit: Non".
Sera-t-il pardonné, ce cri blasphématoire?

Alors je ressentis un désir effrayant
Dont les assauts battaient ma poitrine superbe,
Avec dans mes cheveux, pour couronne, des gerbes
D'astres, je le rayai de son ciel flamboyant.

Et maintenant j'ai peur, mystère qui me hante,
O profondeur de tout ce que l'on ne peut voir,
Je viens te mendier, hélas, un peu d'espoir;
Mon orgueil est vaincu, je pleure et m'épouvante.

Eternité, ma mère—écoute, j'ai si froid!—
Tu pourrais éclairer mes yeux de tes aurores,
Tu n'aurais qu'à vouloir, ô Clarté que j'implore."
Le silence éternel épandait ses effrois.

Et des sanglots montaient des bois et des torrents.
Tout semblait avoir peur, comme aux temps angéliques
Où dans la nuit, selon les légendes bibliques,
Passaient dans les lointains des ombres de geants.

Et plus lente, la voix montait jusqu'aux étoiles
Avec des rythmes noirs pareils à ceux des glas:
"Immensité, pourquoi garder toujours ton voile?"
Sourd à l'Humanité Dieu ne répondait pas.

Alors échevelant sa tête haute et belle
Et défiant le ciel de ses deux poings crispés:
"O splendeur de mon rêve, extases irréelles,
Comme un soleil défunt, chimères, vous tombez!

Vous n'étiez que l'idole immobile du temple,
Ma raison s'abîmait aux pieds de vains autels.
Je vous remplacerai dans mon rêve éternel
Par un orgueil plus grand, par un espoir plus ample."

Et c'est ainsi qu'un soir, oeil hagard, dans sa geôle
L'Humanité criait sa plainte à l'infini,
Gémissant et pleurant comme à Gethsémani...
Le vent tordait ses blancs cheveux sur ses épaules.

Immolation

à Germain Beaulieu

Rêveurs, hallucinés, dressant nos mains offertes,
Nos regards se tendaient vers le couchant vermeil :
Et nous nous abreuvions du sang chaud du soleil
Dont les effluves d'or vibraient dans l'air inerte.

Les monts tordaient, au loin, leurs lentes courbes vertes
Et [illegible] nous offrait son festin de sommeil,
Mais [illegible]sondable azur à la Sphynge pareil,
Nous conviait, montrant sa porte large ouverte.

Aussi sans écouter l'effroi qui haletait
En nos corps rués vers des tâches de valets,
Le cœur inassouvi au fond de nos poitrines,

Nous allions acharnés, impavides, hagards,
Les pieds saignants, les doigts crispés, par les ravines,
Vers l'Ideal vivant comme un pourpre étendard.

Comme la nuit est douce en l'ombre du vieux temple,
Il fait calme et silence ainsi qu'en un désert;
Le trouble de mon âme avec lenteur se perd
Et j'éprouve un bonheur mystique, je contemple.

Pax

à Claude-Henri Grignon

Sous les arceaux bénis ; l'âme des encensoirs
Déroulait sa guipure aux rythmes des cantiques,
Tandis que récitant les oraisons du soir,
Nous nous vêtions de paix et de douceur mystiques.

Les cierges d'or, tremblant autour de l'ostensoir,
Célébraient avec nous la gloire eucharistique
Et nous étions heureux du bonheur de vouloir
Nous abîmer au fond du sacré viatique.

Aussi, lorsque montant les degrés de l'autel,
L'officiant, nimbé du reflet éternel,
Elevait lentement le soleil de l'Hostie,

Dans le silence blanc et chaste de la nef,
Au moment où pieux nous nous courbions du chef,
La bonté descendait dans nos cœurs, infinie.

Le Joueur d'Orgue

à Norbert Hotte

Dans la chapelle austère, à l'orgue, frère Jean
Fait chanter au clavier les ardeurs de son âme.
Chaque soir, au salut du Très-Saint-Sacrement,
Les rythmes, sous ses doigts, frissonnent dans les gammes.

Mais un désir l'obsède et grandit dans son cœur;
Il veut rendre son jeu plus extatique encore,
Et son beau front pâli se perle de sueurs,
Car son rêve est trop grand, l'orgue trop malsonore.

"Frère que faites-vous? Vous ne jouez donc plus?"
Des larmes ont roulé de ses grands yeux mystiques.
"Frère que pensez-vous, c'est l'heure du salut,
L'ostensoir qu'on expose! Il faut de la musique."

Voici qu'un clair rayon de lune a traversé
Le vitrail où se peint Cécile sa patronne,
La sainte au clavecin qui dirige—il le sait—
Le cœur des chérubins autour de la Madone,

Et frère Jean pleurait: "Grande sainte aux yeux bleus,
O combien j'ai d'ennui, la litanie achève
Et l'orgue ne veut pas chanter comme mon rêve.
J'ai dû pécher, hélas! Que je suis malheureux!"

Alors du clair vitrail, la sainte, souriante,
Descendit et s'en vint jouer pour frère Jean . . .
Et l'orgue ruissela de cadences sonnantes,
Où courait en frissons la fugue aux sons d'argent.

Les saints de pierre, au fond des niches ogivales,
Et les anges sculptés aux voûtes de granit
Semblaient se réveiller de leur somme infini
Pour entendre chanter la voix instrumentale.

Or, lorsque s'éteignit le dernier récital,
Frère Jean, tout à coup, referma ses prunelles.
Il venait de monter au divin festival
Où chante le clavier des orgues éternelles.

La Nonne

à Ernest Schenck

Le crépuscule froid des corridors antiques
Où n'ont passé jamais que des ombres comme elle,
Verra seul la pâleur sous son voile mystique,
La pâleur de son front que la serge recèle.

Le calme gris des murs, dont s'empreint sa prunelle,
Fait descendre en son âme, étrange viatique,
Le crépuscule froid des corridors antiques
Où n'ont passé jamais que des ombres comme elle.

Sourde à la chair qui vibre encor parfois ; fidèle,
Selon les voeux sacrés aux clauses monastiques,
Elle étouffe avec soin, sans volonté rebelle,
Son cœur où chante, tel un infini cantique,

Le crépuscule froid des corridors antiques.

Elle est soeur de mon âme et comprend ma souffrance,
Pour mes peines toujours elle a des mots aimés,
Des mots consolateurs et doux, et parfumés,
Dont mes nuits et mes jours gardent la souvenance.

Leitmotiv

Je veux, ce soir, tenir tes mains entre les miennes,
T'avoir là, contre moi,
Et, comme au temps béni des extases anciennes,
Retrouver notre émoi.

Je veux revivre, avec leurs ferveurs et leurs fièvres,
Ces instants éternels
Où nos baisers fougueux s'égrenaient sur nos lèvres,
Mystiques et charnels.

Nous ne parlerons pas, nous laisserons tremblantes
Nos deux âmes chanter
En phrases musicales, somptueuses, lentes,
Un hymne à la beauté.

Et ces phrases diront, ô déesse du Rêve,
Que nous vous adorons
Et que notre existence est un chant qui s'élève
A votre intention.

Volontaires reclus, nous avons fui les hommes,
Parce qu'ils sont pervers,
Et nous avons voulu séparer de Sodome
Notre intime univers.

Nos bras se sont tendus vers les routes nouvelles
De la sincérité
Et nos cœurs n'ont choisi pour maîtresse et modèle
Que vous seule, ô Beauté.

Prière

Va mon âme—ce soir
Tout est tranquille et noir—
Vers celle-là que j'aime,
Que je ne connais pas
Mais qui chante tout bas
Tout au fond de moi-même.

C'est au grand pays bleu
Des rêves nébuleux
Et purs qu'elle réside.
Dis-lui que je l'attends
Et que depuis longtemps
Je me sens le cœur vide ;

Dis-lui bien, dis-lui bien,
O mon âme, combien
Je souffre de l'attendre;
Que mon cœur est si las
Qu'il y sonne des glas,
Et qu'il y pleut des cendres.

Le soir teintait de bleu...

Le soir teintait de bleu la brûlante atmosphère.
Le feuillage ne bougeait plus,
Un vague et chaud parfum de fleurs ombellifères
Descendait vers nous des talus.

Une chute chantait sa molle psalmodie,
Musique étrange, doux accords,
Le couchant éteignait dans l'eau son incendie
De violet, de rouge et d'or.

Nous étions seuls ; nul bruit. Calme dans le silence
Notre barque nous emportait,
Et j'étais là, bercé par la souple cadence
De mes rames au chant discret.

Vous étiez là, vos doigts brodaient, ô travailleuse,
Un bout de batiste de lin,
Et vous disiez : "Souvent j'aime rêver."—Rêveuse,
Mon âme disait : "Sois calin ;

Raconte-lui ta vie ; on trouve des mots tendres,
Enlaceurs et berceurs, va donc !"
Mais les instants passaient. L'ombre vint nous surprendre
Il mourait dans l'air des rayons.

Ah ! si je n'ai pas dit les mots qu'il fallait dire,
Les mots pressants, définitifs,
Les mots qui font le cœur plus vibrant qu'une lyre,
Ce n'est pas que je sois craintif :

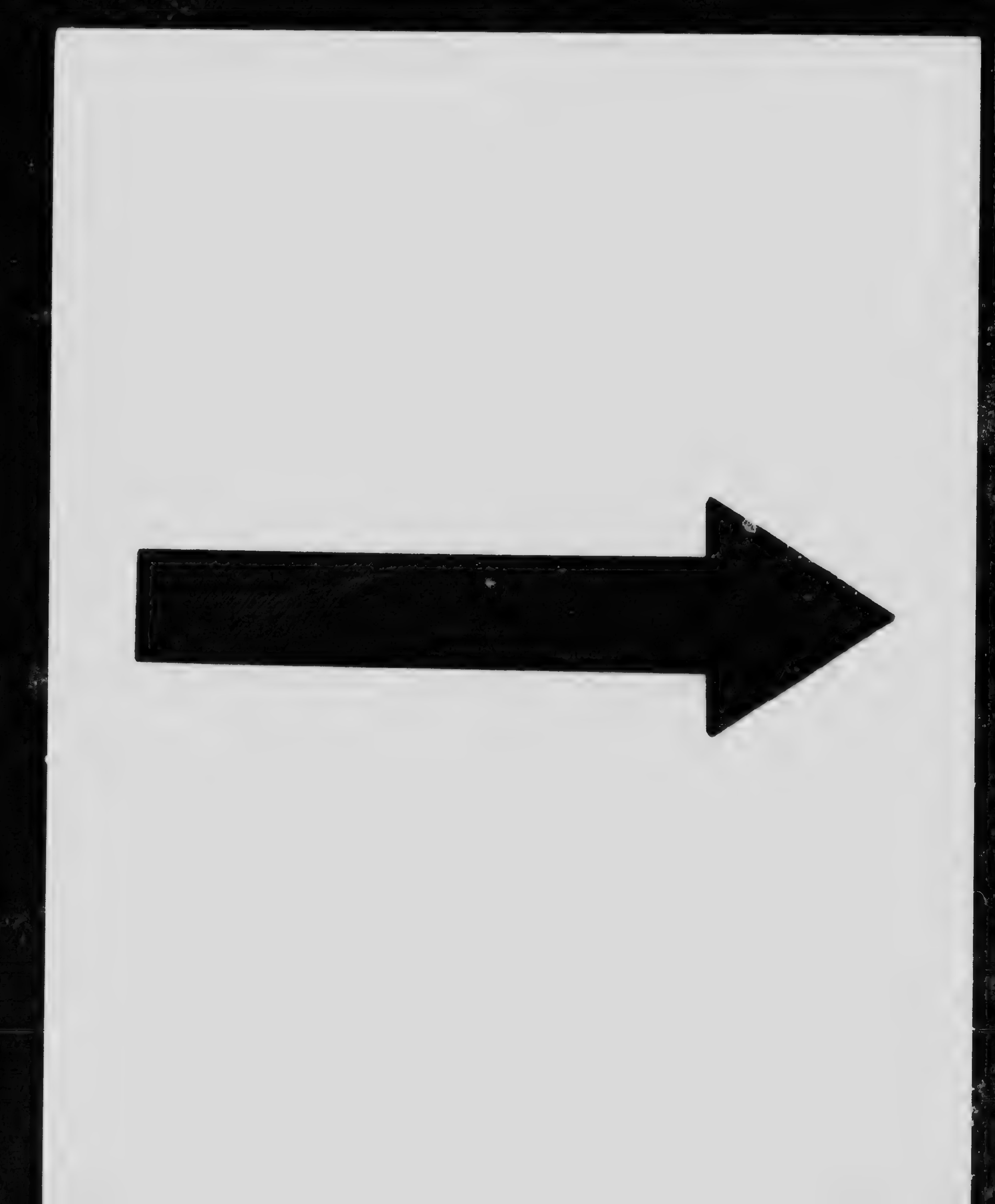
C'est que me sachant trop infime pour mon rêve,
Je songe à me grandir encor,
Et que, sentant le souffle ardent qui me soulève,
Je sais que je deviendrai fort.

Je sais que revenant et te revoyant telle
Que je te vois, chère, aujourd'hui,
Mon cœur pourra montrer enfin ce qui ruisselle
De douceur et d'amour en lui.

Romantiquement...

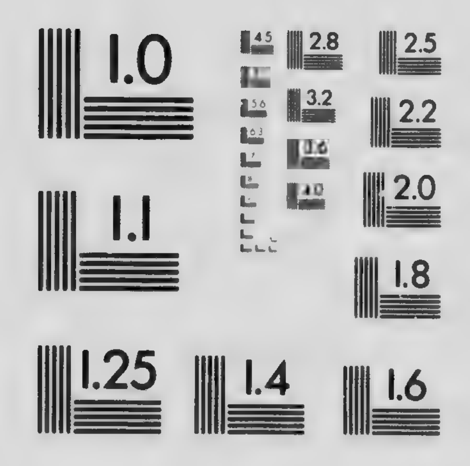
Le rêve que je rêve, ô mon aimée est tel :
C'est, dans un décor presque
Servilement copié—sanguine ou bien pastel—
D'une très vieille fresque,

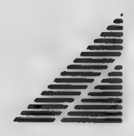
Une antique maison de pierre, près d'un lac
Dont l'eau limpide chante.
Nous sommes tous les deux, écoutant le tic-tac
D'une pendule lente,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 Phone
(716) 288 - 5989 Fax

Dans le salon trop bas peut-être mais très grand,
Où le feu d'une lampe
Donne l'impression d'un tableau de Rembrandt
Ou plutôt d'une estampe.

Nous avons épuisé, le jour—et c'est le soir—
La coupe mensongère.
Des grandes voluptés et des chers désespoirs,
—Choses si passagères—

Aussi, nous regardons dans nos deux cœurs fanés,
—Heures claires et brèves—
Doucement du passé monter et rayonner
L'autrefois de nos rêves.

Raffinement

Quand, les sens apaisés et les yeux demi-clos,
Nous sentons, ô très chère, invincible descendre
Le beau calme animal neigeant comme une cendre
Sur le feu clair, ardent, qui flamboyait tantôt,

On est heureux. Le cœur s'endort tout doucement,
Sans regret, sans frisson ; et l'âme sans pensée,
On songe vaguement aux forces dépensées,
Et l'on flotte en un vague anéantissement.

Mais, lorsque nous avons refusé la folie
Et que nous n'avons pas voulu jusqu'à la lie
Boire la coupe entière et fade du plaisir,

Quel bonheur de garder l'aiguillon dans nos veines
Et de sentir toujours, comme un vol de phalène,
Planer autour de nous les oiseaux du désir.

J'ai ce désir...

à Amédée Jasmin

J'ai ce désir d'avoir tous les bonheurs qui soient :
Je voudrais posséder toutes les femmes, même
Celles-là qui jamais ne me diront : "Je t'aime !"
Et je rêve de nuits rugissantes de joies.

Parfois je crois avoir un trésor et je ploie
Sous l'amoncellement de l'or dans mes mains blêmes,
Et je sens sur mon front l'extase d'un baptême,
A voir ruisseler tout ce métal qui s'éploie.

Alors plein des espoirs immenses de vos âmes,
O bohêmes qui, las de vos foyers sans flamme,
Avez des songes lourds de palais et de femmes,

Je m'évade soudain, par les belles soirées,
Vers l'infini qui dort dans les sources moirées
Au bercement discret d'étoiles ignorées.

Si j'étais...

Si j'étais un poète genre Benserade,
Je vous dirais: "Ta voix, oui ta voix, ô douceur!
De l'air d'un oiselet qui lance sa tirade,
A grands coups de son bec m'a frappé dans le cœur."

Ou bien: "Belle, lorsque nous nous téléphonâmes,
Votre voix en heurtant, ô Dieux, sur mon tympan,
Gaminement blessa d'une flèche mon âme,
De sorte que je porte une rose de sang."

Je vous aurais brodé trois cents vers sur ce thème,
Nous aurions parcouru les plus courbes sentiers,
Le tout pour vous gémir l'antique mot : "Je t'aime."
Et j'aurais versifié, versifié, versifié...

Mais je veux, plus sincère et plus simple, te dire
Que près de moi, ce soir, ta voix résonne encor,
Plus douce que les pleurs, plus forte que les rires,
Et que c'est comme un chant de luth aux cordes d'or.

Madrigal

à Mlle Corinne Dupuis

Jadis les troubadours
Pour les yeux de velours
Des nobles châtelaines
Chantaient au long des soirs ;
Moi, je viens d'une haleine
Célébrer vos yeux noirs.

Vous permettez, Madame,
Que de toute mon âme
Je chante vos yeux noirs?
Je n'en sais pas grand' chose...
Bah! que vaut le savoir?
Il suffit que l'on ose.

Je vais donc simplement,
En petits vers allant
Tout seuls, à l'aventure,
En parler sans surseoir.
Comme aurait fait Voiture
Je chante vos yeux noirs.

Et je dis que ce charme,
O Madame, est une arme
D'un terrible pouvoir,
Ayant la mort en elle:
J'ai peur de vos yeux noirs
Si vous êtes cruelle.

Mais tout en les craignant,
Je songerai pourtant
Qu'ils ont pleuré peut-être...
Pleuré sans nul espoir.
Pour lors sans les connaître
J'adore vos yeux noirs.

Lorsque tes doigts...

Lorsque tes doigts couraient sur le clavier sonore
Et que le cœur de Franck renaissait dans les sons,
J'ai senti s'émouvoir mon âme d'un frisson
Que je voudrais —se pourra-t-il?—revivre encore.

Comme un éclair découvre un moment tout le ciel,
Il repandit sur moi toute la poésie,
Tout ce qui n'est, hélas, que mensonge en la vie,
Mais qui reste pourtant toujours l'essentiel.

Un instant j'ai perçu toutes les choses belles,
Humé tous les parfums, vu toutes les beautés,
Visité les pays des éternels étés
Et connu les splendeurs de l'âme universelle.

Et je viens t'en bénir, car durant ce lointain,
Cet ardent, ce puissant frisson d'or et de gloire
Où le clairon de l'âme sonna la victoire,
J'ai regardé le monde avec moins de dédain.

Effeuillement

Beauté des souvenirs qui défaillent en nous !
Quelle douceur divine, apaisante et chantante,
Qu'un amour qui s'effeuille et qui se meurt très doux
Et qui choit dans nos cœurs comme une neige lente !

Il fut pourtant des jours où nous sentions gronder
En notre chair l'ardeur cruelle des étreintes ;
Nos bouches se tordaient sous nos brûlants baisers
Et nos rires fougueux se résolvaient en plaintes.

Nous passions dans la vie ornés comme des dieux,
Notre gaieté sonnait des fanfares de gloire
Et tout dans notre cœur était mélodieux;
Nos gestes étaient clairs, rapides, péremptoires.

Comme les violons chantaient bien dans le soir !
Et comme l'univers ouvrait grandes ses portes !
Les fleurs nous saluaient comme des encensoirs...
Maintenant tout s'est tu...Hélas que nous importe...

Vers dorés

Chère je pense à vous, je pense au chaud parfum
Dont vos lettres se baignent;
Dans ma chambre, tout est silence, tout est brun.
C'est un soir de Montaigne.

Je viens de travailler, de toute mon ardeur
Aux pages de mon livre
Et je goûte la joie et la bonne langueur
De rêver et de vivre.

Et l'émouvante paix m'enveloppe et me prend
D'une étreinte magique,
Il semble que soudain, l'air vibre et que j'entends
Une lente musique...

Or j'ai pris dans mes mains, comme on prend un sachet,
Votre dernière lettre
Et l'ai respirée avec ferveur. Je rêvais,
Oui, je rêvais peut-être;

Car son parfum subtil, comme l'arome pur
D'un cristal qu'on débouche,
Me fut si pénétrant que j'ai senti l'azur
D'une main sur ma bouche.

Sur l'immense clavier des forêts séculaires,
Le vent fait frissonner d'étranges harmonies;
Comme si la rancoeur des hommes de génie,
Sous les doigts d'un artiste, exhalait des colères.

Exaltation

à Alfred Laliberté

Comme en un temple
L'atmosphère est ardente, extatique.
Cette ample
Et chaude odeur de benjoin et d'encens
T'alanguit, ô mon âme,
Mais surtout t'illumine
De frissons,

Depuis que, fulgurant comme des oriflammes,
Onduleuse est montée la divine chanson
Qui fulmine,
La chanson qu'a chantée le cœur de Scriabine.

Et soudain,
Pareils au rythme chatoyant,
Dans le lointain
Fantastique et troublant
Du disque clair des lampes,
Les tempes
Couvertes d'or
Hiératique, les mains
Chargées de bagues,
Des chœurs
Tourbillonnants de beaux danseurs,
Ont esquissé la lente litanie
Des gestes sveltes et définis
Par lesquels on s'évade
Hors de soi dans l'infini.

Tandis que déferlait
Sous les doigts prestes de l'apôtre
L'intensité des sons nombreux,
Dans mon esprit aventureux
Et maintenant extasié,
S'insinuait inapaisé,
L'effroi sublime de grandir
Jusqu'aux hauteurs inaccessibles
Où l'inconnu n'a plus pour voile
Que les parfums et les étoiles.

Et je me dis :

Je suis puissant et fort,
J'ai vaincu la matière
Et la mort ;
Et je connais enfin l'altière
Et douce violence
De planer, indolemment,
Comme les aigles et le vent.

Mais soudain,
En un vol de tempête,
Les gestes et les sons
Exaspérés à l'unisson
M'indiquèrent la terre,
Et brusquement,
En un tournoiement
M'y jetèrent.
Or de nouveau
Ainsi que par magie,
S'apaisèrent
Les ondes et les harmonies
Et sous les baisers du génie,
Mes ailes vers les éthers se déployèrent.

Et je me dis:

O bruits furtifs, ô bruits fougueux,
O bruits des arbres ténébreux,
Pleurs exaltés de l'ouragan,

Entrez en moi ; je sens mon âme
S'élargir
Jusqu'à pouvoir vous contenir...
Et que mon cœur divinement
Va se briser et se répandre éperdument,
Comme la mer.

Arabesque

à l'honorable Athanase David

Portée par son parfum
Et son désir de s'alanguir,
L'âme pourpre des roses
S'épand sur les jardins
Et sur les choses.

Pâmée délicieusement
— Et si follement une —
Elle folâtre et rêve et monte,
Lentement, vers la lune
Comme un encens.

Quelle douceur ardente et pâle
Dans la tiédeur de ce soir!
Il s'échappe d'invisibles encensoirs
Une langueur qui se meurt
En un râle;

Et l'on croirait entendre un long
Soupir vibrant de violon,
Qui pleure au loin, désespéré,
Et qui semble souffrir
De ne pouvoir jamais mourir,

Et qui clame, par moment,
Son indicible tourment
Et son désir exaspéré
Vers les étoiles acérées.

TABLE

Table

Sur l'immense clavier...

Achevé d'imprimé

le dix octobre mil neuf cent vingt

PAR

J. B. PARENT & FILS

1191 rue St-Hubert

MONTREAL